

À Gagarine, le blues des cosmonautes russes



Quelques vétérans de l'espace et des admirateurs posent au pied de la statue de Youri Gagarine, à Gagarine, le 9 mars 2021, jour de l'anniversaire du cosmonaute mort dans un accident d'avion, en 1968.



Alain Barluet
@abarluet@

Envoyé spécial à Gagarine

Comme la terre tourne autour du soleil, la ville de Gagarine gravite autour de son fils préféré. Il a sa statue sur la place centrale, sa grande avenue, ses musées, dont la maison familiale, son cinéma - le Cosmos bien sûr. Youri Gagarine, le premier homme à être allé dans l'espace, est omniprésent dans la cité de 28 000 habitants où il a grandi : Gatsk, dans la région de Smolensk, rebaptisée à son nom en 1968, juste après sa mort dans un accident d'avion.

Le 12 avril 1961, en mettant le premier humain sur orbite, durant une heure et quarante-huit minutes, l'URSS époustouffait le monde. En pleine guerre froide, Moscou passait en pôle position et relançait la course avec les Américains pour la conquête de l'espace. « Nous irons sur la Lune avant la fin de la décennie », annoncera peu après John Kennedy, en réplique à l'exploit soviétique. Le major Gagarine, avec son sourire et ses médailles, était aussitôt propulsé dans une tournée de propagande auprès des grands de ce monde, de Fidel Castro à Elizabeth II. Grâce à lui, l'Union soviétique « arriérée », victorieuse des nazis mais ravagée par la guerre, redressait enfin la tête !

Soixante ans plus tard, les cosmonautes russes, lointains successeurs de cette épopée, n'ont plus le moral. Depuis les origines, au début des années 1960, 124 personnes, dont seulement quatre femmes, ont intégré ce corps prestigieux. Il y a trois décennies, la chute de l'URSS a été pour eux un coup de massue. L'astronautique russe a certes obtenu de beaux succès, avec la fusée Soyouz notamment, pour le lancement de satellites, de vols habités et le ravitaillement des stations spatiales (Mir, jusqu'en 2001, puis la Station spatiale internationale (ISS) à partir de 2011. Mais la conquête spatiale russe est actuellement en pleine éclipse, tant les difficultés s'accumulent : mauvaise gouvernance, absence de vision, problèmes industriels et financiers, corruption, conséquences des sanctions internationales, tandis que s'accroît la pression de la concurrence américaine et maintenant chinoise...

Un voyage dans le temps

Reste la nostalgie du pionnier de l'espace, mort à 34 ans dans le crash de son *Mig-15*. Et encore, parmi les jeunes générations, l'aura légendaire de Youri Gagarine s'estompe peu à peu. Des fervents viennent néanmoins chaque année dans sa ville ranimer la flamme, le 9 mars, jour de son anniversaire, et aussi ce glorieux 12 avril où il s'élança dans le ciel à bord de *Vostok 1*. « Pour les vols habités, Youri Gagarine reste la grande figure, comme Neil Armstrong pour l'exploration de la Lune », relève l'ex-cosmonaute Sergueï Krikaliov, six missions spatiales entre 1988 et 2005, soit 803 jours au total dans l'espace, titulaire à des hautes distinctions de « héros de l'Union soviétique » et de « héros de la Fédération de Russie ». « Même si on parle moins de l'espace aujourd'

Le 12 avril 1961, l'URSS stupéfiait le monde en envoyant le premier homme dans l'espace, Youri Gagarine. Six décennies plus tard, les successeurs de ce héros couvert de gloire ont le moral en berne, tant la conquête spatiale apparaît aujourd'hui sinistrée en Russie. Reportage dans la ville rebaptisée à son nom, où le pionnier a grandi.

d'hui, même si les priorités ont changé, il est important pour nous de venir ici », souligne Krikaliov qui est actuellement, à 62 ans, le patron des programmes spatiaux habités de Roscosmos, l'entreprise d'État pour les activités spatiales. « La meilleure façon de commémorer Gagarine, c'est de continuer ce qu'il a commencé il y a soixante ans », dit-il.

Visiter Gagarine, c'est effectuer un voyage, moins dans l'espace (la ville n'est qu'à 180 kilomètres de Moscou) que dans le temps. C'est revenir à l'époque où le pays se réyait au firmament de la puissance. Toute une ambiance, dont témoignent encore les façades sans grâce des immeubles, les photos, les slogans et la salle municipale restée dans son jus soviétique. Des jeunes y présentent ce jour-là un spectacle très kitsch retraçant l'épopée spatiale. A cause de la pandémie, ils ne sont que quelques dizaines de vétérans de l'espace à être présents - anciens cosmonautes, collaborateurs des programmes, techniciens et leurs familles, chacun y allant de ses souvenirs et de ses anecdotes. On dépose des roses et des œillets au pied de la statue du héros qui se dresse en plein centre-ville, devant l'hôtel Vostok. Des chants patriotiques, diffusés par des haut-parleurs résonnent dans les rues.

« À ce moment-là, je faisais mon service militaire dans l'Oural. On nous a levés tôt le matin comme pour une alerte et on nous a allumés la radio. On a cru que la guerre était déclarée. Et puis le vol de Gagarine a été annoncé. Je ne pouvais pas imaginer alors que je deviendrais un jour cosmonaute », se souvient Viktor Savinykh, 80 ans, trois missions spatiales entre 1978 et 1988 (252 jours cumulés), promu à deux reprises « héros de l'Union soviétique ». En 1985, il a participé, avec succès, à l'une des missions les plus périlleuses - et les plus secrètes - de la saga spatiale soviétique : il s'agissait de reprendre les commandes de la station orbitale *Salout 7* devenue incontrôlable après une panne.

« Nos principaux problèmes aujourd'hui ? Nous n'avons pas de nouveau vaisseau spatial, ni de nouvelle fusée. Nous n'avons pas pu aller sur la Lune. Nous essayons d'y envoyer une station et nous faisons des tentatives vers Mars. Mais nous ne sommes pas très actifs. La perestroïka et la fin de l'URSS ont eu d'énormes conséquences. Nos meilleurs spécialistes sont partis. Il n'y a plus de Sergueï Korolev (le père de l'astronautique soviétique, NDLR) », souligne Viktor Savinykh.

Suite du pèlerinage avec la visite de la petite maison familiale en bois des Gagarine, construite par le père charpentier et où le jeune Youri, né dans un village voisin, passa ses années d'écolier avant d'aller étudier à Moscou. Il sera finalement sélectionné sur des critères physiques - notamment sa petite taille, 1,58 mètre - et ses qualités intellectuelles (entre autres une aptitude à se concentrer qualifiée d'extraordinaire), mais aussi sur son profil psychologi-

que et sa capacité d'assumer le rôle médiatique auquel on le destine. Ses origines sociales de « fils du peuple » le serviront aussi.

Après l'exploit, le défilé sur la Place rouge et les embrassades de Khrouchtchev, le héros reçoit de multiples gratifications. Lui rêve de revoler. Mais il est devenu trop précieux pour qu'on le laisse repartir. Sa gloire sera sa prison. En face de la vieille isba familiale, les autorités ont construit pour ses parents une maison en pierre. Sa limousine noire, une Volga, autre cadeau officiel, est enclâssée dans une vitrine. Tout à côté, on a construit une « Maison des cosmonautes » pour ceux qui viennent lui rendre hommage. Le Musée du premier vol présente dans le détail chaque phase de l'événement historique et les objets personnels du cosmonaute. Aucune mention, bien sûr, de ses incartades conjugales, de son penchant pour la bouteille et de ses accidents de la route à répétition.

« Habitants des cieux »

À partir de 2011, avec la fin des navettes spatiales, les fusées Soyouz ont été le seul moyen de se rendre sur l'ISS. Mais ce monopole très lucratif a pris fin l'an dernier avec les missions du lanceur *Falcon 9* développé par Space X, l'entreprise américaine du milliardaire Elon Musk, et sa capsule *Crew Dragon*. C'est désormais l'incertitude. « Le fonctionnement de l'ISS a été prolongé jusqu'en 2030. Notre programme fédéral va jusqu'en 2025. Après, nous n'avons plus d'endroit où envoyer nos cosmonautes. Sans station, il n'y aura plus de vol habités », s'alarme Ivan Moïsséev, expert de l'Institut de la politique spatiale. « Nous ne sommes plus leaders. Nous n'avons pas de programme spatial clair », déplore pour sa part l'ancienne cosmonaute Elena Kondakova, 64 ans, deux vols dans l'espace en 1994-1995 et 1997 (178 jours au total). « Nous sommes à la traîne, il y a les États-Unis, la Chine, qui a fait ces derniers temps des progrès extraordinaires, et l'Agence européenne », souligne-t-elle. Pour se relancer, la Russie vient d'ailleurs d'annoncer qu'elle s'arrimait à la Chine pour un projet conjoint de « station scientifique lunaire internationale ». Roscosmos a été restructuré en 2015 et ses budgets ont subi des coupes. Mais paradoxalement, le groupe spatial peine à utiliser ses financements. La gestion de son patron, Dmitri Rogozine, un ex-vice-premier ministre proche de Vladimir Poutine, est critiquée. Le chef du Kremlin a même fini par taper du poing sur la table. « Roscosmos a une stratégie : camoufler la situation réelle avec des histoires de grands succès spatiaux à réaliser après 2030 », affirme l'expert Ivan Moïsséev.

Malgré les discours officiels, « la conquête spatiale n'est plus une priorité », regrette Elena Kondakova. En février dernier, les cosmonautes russes, inquiets, ont publié collectivement une lettre pour critiquer la baisse du niveau de leur formation et leur faible rémunération. Cette année, quatre nouveaux membres rejoindront le corps des cosmonautes. Leur prestige ne sera plus ce qu'il était. Le regard de la société russe a changé. « Pour notre génération, ils étaient des héros, des habitants des cieux », estime Elena Kondakova, ancienne de la station Mir et de la navette *Atlantis*. « Maintenant, on considère qu'ils font un travail comme un autre, un peu plus risqué, mais c'est tout », ajoute-t-elle. ■



SVOBODA.ORG

Roscosmos a une stratégie : camoufler la situation réelle avec des histoires de grands succès spatiaux à réaliser après 2030

IVAN MOÏSSÉEV, EXPERT DE L'INSTITUT DE LA POLITIQUE SPATIALE